

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre XIX

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE XIX.

La naissance de Fribourg. — Son histoire. — La ville d'aujourd'hui. — Ses promenades. — La place et le buste de Karl von Rotteck. — Le Rathaus et l'église Saint-Martin. — Berthold Schwarz. — Le Munster. — Le Kaufhaus ou la « Maison des marchands. » — Le marché. — La Karlsplatz et le Kunsthalle. — Le temple protestant. — Le monument de la Victoire. — La Kaiserstrasse. — Les Fontaines. — L'université et ses étudiants. — La Maison de l'empereur romain. — La porte Saint-Martin et la porte de Souabe. — Le Schlossberg et son merveilleux panorama.

C'était en 1091. Le duc Berthold II de Zaehringen promenait ses pensées et sa mélancolie dans la fertile plaine qui se déroulait au pied de son manoir jusqu'au cours argenté du Rhin, lorsque les liquides anneaux de la Dreisam lui barrèrent la route. Il s'arrêta, contempla la rivière découpant ses festons éblouissants à travers un fond de verdure, leva les yeux et les reposa sur les ruines plantées à la crête du Schlossberg. Puis,

il se prit à réfléchir. Rome, sa puissance, ses légions, ses Césars défilèrent tour à tour devant lui. Qu'il était glorieux cet aigle, qui avait déployé ses ailes des montagnes brumeuses de l'Ecosse aux sables brûlants de la Numidie, des pays enchanteurs où l'aurore s'éveille jusqu'aux flots majestueux de l'océan ! Mais l'empire n'est plus : il s'est écroulé sous le poids de sa grandeur ! D'un bout à l'autre du fleuve, les collines portent les traces de son épouvantable mort !... Il avait établi sur ce sommet un camp fortifié, un château-fort, une simple tour de garde peut-être : la tour ou le château a disparu. Seuls quelques lambeaux de murailles survivent encore, pour rappeler à la postérité la fragilité des choses humaines. Berthold sentit toutes ces pensées se heurter dans son cerveau. C'était comme un rêve confus qui eût troublé son sommeil. Mais, de cette confusion jaillissait, ainsi qu'un rayon de lumière, le souvenir magique dont le nom de Rome resplendissait. Là, ses enfants avaient vécu et prospéré, là, ils avaient succombé et déserté leur colonie, comme si le Destin avait voulu qu'ils fissent place à d'autres. Pourquoi ne recueillerait-il point leur succession ? La nature répand aux alentours les trésors de sa fécondité et les merveilles de sa gracieuse splendeur. Est-il de berceau plus doux pour une ville naissante que les fertiles versants de cette colline ? Est-il de cristal plus pur, où elle puisse se mirer, que celui de ce ruisseau ? Est-il de campagnes plus vivantes pour les plaisirs et les ébats de ses joyeux habitants ? C'est le ciel lui-même qui a dirigé les pas du prince vers cette montagne ; c'est le doigt de Dieu qui a désigné l'endroit où la nouvelle colonie surgira ! Le duc se soumit aux arrêts de la divine providence : une ville naquit, et cette ville fut Fribourg.

A peine sortie de ses langes, la jeune cité trouva dans les descendants de ses fondateurs des protecteurs attentifs

et bienveillants. Leur race s'éteignit malheureusement, en 1228, par la mort d'un de leurs plus illustres représentants, le duc Berthold V, et la ville passa aux mains de son beau-frère, le comte Egon I d'Urach. Mais, irritée du despotisme de ses nouveaux maîtres, elle se révoltait bientôt et, en 1281, le vieux donjon de Zaehringen flambait au sommet de sa colline. Cependant, elle appelait les Hapsbourg à son aide, tandis qu'elle leur promettait les bras de ses vaillants enfants en échange de leur protection; témoin le massacre de ses braves soldats, qui périrent tous à Sempach avec leur chef Martin Malterer, plutôt que de trahir la foi jurée. En 1490, elle recevait le brevet de ville impériale de l'empereur Maximilien; neuf ans après, celui-ci y présidait la diète d'où sortit le traité de Bâle, assurant l'indépendance des invincibles cantons suisses. La guerre des Paysans éclate: les bandes révolutionnaires se précipitent furieusement des pays voisins, l'emportent d'assaut et prennent son château-fort par surprise. Ce fut comme le signal de ses prochains malheurs. On eût dit que la fatalité poussait irrésistiblement sous ses murs les hordes sauvages qui ensanglantaient l'Europe. En cent douze ans, elle ne soutient pas moins de sept sièges, dont chacun la met à deux doigts de sa perte. Puis, vient la guerre de Trente ans: 1632 et 1638 la voyent aux mains des Suédois; en 1634, c'est Turenne et Mercy qui bataillent sous ses murs; en 1677, c'est Créqui qui s'en empare et Vauban qui la fortifie; un an plus tard, le traité de Nimègue la donne à la France; celui de Ryswyck la restitue à l'Autriche; 1713 arrive et Villars la reprend, quand la paix de Rastatt l'attribue aussitôt à l'empire; le maréchal de Coigny la dévaste en 1746 et en fait sauter les fortifications; les Hapsbourg la retrouvent dans le traité d'Aix-la-Chapelle (1748); c'est ensuite le duc de Modène qui la reçoit avec le Brisgau et l'Ortenau des

mais des négociateurs de Campo-Formio et de Lunéville; enfin, la paix de Presbourg en fait présent, en 1806, au grand-duc de Bade, l'héritier légitime de ses antiques seigneurs. Bien des siècles l'en avaient séparée, un trait de plume la leur rendit, et ce trait de plume assura son futur bonheur.

Mais, le canon gronde de nouveau! Les souverains y établissent leur quartier général: de novembre 1813 au mois d'août 1814, elle ne loge pas moins de 1274 ambassadeurs, généraux et officiers d'état-major, 621,518 combattants et 12025 domestiques. En 1849, la révolution la retrouve aussi chatouilleuse qu'autrefois sur le point délicat de la liberté; elle ne peut cependant triompher des troupes alliées et, le 7 juillet, les Prussiens victorieux franchissent ses murs, pendant que le gouvernement provisoire, suivi de ses malheureux acolytes, prend piteusement le chemin de la montagne. Depuis lors, Fribourg vit calme et tranquille sous le gouvernement paternel de ses grands-ducs, plus soucieuse de sa prospérité que des vicissitudes et de l'ardeur des luttes de la politique.

Fribourg, ancienne capitale du Brisgau, chef-lieu du cercle du Rhin supérieur, siège d'un archevêché depuis 1827, est située à 279 mètres d'altitude, dans une plaine luxuriante, à l'embouchure de la belle et riante vallée de la Dreisam, aux pieds des derniers contreforts de la Forêt-Noire. L'une des villes les plus riches de l'Allemagne, elle étend ses douze cents arpents de prairies et de champs cultivés vers le Rhin, dont quatre lieues seulement la séparent, et contemple les immenses forêts à la base desquelles elle repose. Ses biens-fonds sont évalués à plus de 8,000,000 de florins. La bonté de son climat, le charme de ses femmes, auxquelles Hébel donne poétiquement des « têtes de sang et de lait », la splendeur de sa nature que quelques amants passionnés

préfèrent même à celle de Bade, en font un lieu de délices, où les favoris de la Fortune viennent chercher les douceurs du repos. En 1871, elle n'avait guère que 24.000 habitants ; une statistique du mois de décembre 1875 en accuse 30.331, soit une augmentation de plus du quart en l'espace de cinq années ; les derniers recensements en portent à présent le chiffre à 38.000, parmi lesquels on compte 6.900 protestants et 800 juifs, ceux-ci établis pour la plupart durant ces dix dernières années. L'égale de Bade et d'Heidelberg pour la magnificence de la situation, elle n'a, quant à son importance, de rivales dans le grand-duché qu'en Mannheim et Carlsruhe ; elle n'en peut rencontrer quant au bon sens de ses enfants.

L'étranger que le chemin de fer dépose sous l'ample halle vitrée de sa nouvelle gare, la voit d'abord ceinte d'un vert cordon d'avenues et de promenades parmi lesquelles il erre avec bonheur. Ce sont de longs bosquets, tachetés de gazon et marquetés de sentiers blanchissant sous leur gravier rhénan, où les fontaines roucouient, où l'image des quatre saisons sourit, où de somptueux hôtels dressent leurs faces modernes et leurs perrons en fleurs ; ce sont des allées plantées de marronniers, de tilleuls, bordées de fraîches villas enfouies dans leur fouillis de verdure, endormies au faite de vignobles pour rire, découpant leur élégant profil au-dessus du tapis herbeux sur lequel elles se couchent voluptueusement ; ce sont des voies nouvelles, que baptisa la dernière guerre et où s'élèvent des écoles monumentales, comme l'Allemagne seule en sait construire, la « Burgerschule » et le « Lyceum » ; ce sont des squares pleins de fraîcheur et d'ombre, où les enfants folâtrant, où les tourlourous et les nourrices se regardent et soupirent, où les plates-bandes aux vives

couleurs scintillent au milieu des boulingrins, comme des bijoux enflammés sur une traînée de velours émeraude, où les nymphes et les amours se jouent parmi les fontaines et les cascades, où les bustes des héros et des savants, Werner, Platenius, von Rotteck, ... reçoivent chaque jour l'hommage des citoyens qui les vénèrent.

Quand il a ainsi fait le tour de la ville, l'étranger revient à son point de départ et s'engage dans la large et belle rue de la Gare, enfermée entre une double rangée de coquettes villas. Bientôt, il admire à sa droite le nouvel Hôtel des Postes, une construction élevée par Arnold dans le style de la Renaissance et dont le fronton porte pour inscription : « sous l'empereur Guillaume ». — Je croyais, cependant, que nous nous trouvions dans le grand-duché de Bade. — Il fait quelques pas encore, et la longue place von Rotteck s'ouvre à sa gauche, tandis que le portrait du grand homme rayonne sur son socle de pierre, en face de la maison qu'il habitait jadis. — Karl von Rotteck, pour ceux qui l'ignorent, naquit à Fribourg le 18 Juillet 1775, fut un historien remarquable avant tout par l'indépendance de son caractère et mourut professeur à l'Université le 26 novembre 1840. Son œuvre principale est une histoire générale, qui ne compte pas moins de vingt-six volumes. — Puis, il continue son chemin et arrive en deux ou trois minutes à la place des Franciscains, où il s'arrête quelques instants, afin d'y voir le Rathaus, la vieille église Saint-Martin et la statue de Berthold Schwarz.

L'hôtel de ville est un vieux monument portant le millésime de 1557 ; des grisailles nouvellement restaurées voilent la banalité et la misère de sa façade. — L'église Saint-Martin s'effrite derrière les échafaudages qui l'enlacent et montre avec fierté les bribes de son antique cloître, un tronçon de galerie, que le soleil éclaire

à travers des arcs gothiques portés par des colonnes frustes. Des pierres brisées, des chapiteaux éraillés, des corniches ébréchées, des statues tronquées gisent là, pêle-mêle, dans un affreux désordre, fort peu respectueux pour d'aussi vénérables reliques. — Quant au grand moine, il médite au faite de sa colonne, et sa face de grès jaune dit les pensées qui s'agitent dans son cerveau. Il porte le costume religieux, la longue robe de bure et la corde à nœuds pendant au côté. Sa tête repose sur la main. Son aspect est sombre, sévère, presque aussi terrible que son épouvantable invention. Berthold Schwarz mourut en 1640. Il s'appelait, de son vrai nom, Constantin Anklitzen; il prit en religion celui de Berthold et reçut celui de Schwarz, par la simple raison qu'il s'occupait d'alchimie, de la « Schwarzkunst », de la « Science noire », comme l'on disait alors. C'est Knittel, un enfant de Fribourg, mort il y a cinq ans seulement, qui reproduisit ses traits; le monument date lui-même de 1853.

Il n'y a que quelques pas de la place des Franciscains à la place de la Cathédrale. Là, s'élève l'un des plus beaux édifices de toute l'Allemagne, — je dirai même l'un des plus beaux édifices gothiques du monde entier. Celui qui arrive par la Munstergasse le voit surgir tout à coup devant lui, ainsi qu'un féérique palais, qu'une lumière inconnue recouvre de teintes roses et qui détache ses dentelles de pierre du fond d'azur sur lequel elles paraissent fixées. C'est comme une apparition sublime, qui fait battre son cœur. Il s'arrête émerveillé, promène vaguement ses regards sur ce temple magique, se remet peu à peu de son émotion, et, reprenant ses sens, l'admire avec bonheur et volupté.

Qu'il est beau, ce dôme séculaire, qu'il est noble et majestueux! Qu'il est imposant dans sa riche et luxueuse structure, qu'il est grandiose dans sa coquette élégance!

Quelle hardiesse, quelle diversité, quelle harmonie ! Et comme cette monstrueuse croix de pierre, avec sa flèche infinie, qui monte vers le ciel afin de se rapprocher de Dieu, trahit la sainte et pieuse inspiration de son auteur ! De son auteur ! Mais les ans ont omis de nous en apporter le nom ! L'oubli, ce messenger ingrat, l'a laissé choir durant son parcours à travers les siècles, et c'est devant les cendres de son fondateur, Conrad de Zaehringen, que notre reconnaissance s'agenouille aujourd'hui.

Bien que commencé en 1122, ce n'est guère qu'à partir de la seconde moitié du XIII^{me} siècle que l'histoire de ce superbe monument nous est connue. On construisit d'abord le transept, dont les baies en plein cintre, autant que les murailles épaisses et lourdes, trahissent encore la primitive origine ; puis, on éleva les trois nefs, partant de l'est et marchant vers l'ouest, nefs qui devaient servir d'appui à la tour audacieuse qui allait bientôt s'élançer dans les nues. Ceci se passait au milieu du XIII^{me} siècle (1236 à 1272), sous la direction de l'habile maître Erwin de Steinbach. Mais la croix n'avait encore que deux branches, auxquelles il manquait une tête : la première pierre du chœur fut posée en 1354, — ainsi le rapporte l'inscription gravée dans l'un des collatéraux, — la dernière en 1531. Hans Niesenberger de Graz en avait conçu le plan et le grand Jacobus von Gmund, le créateur du Munster de Bâle, en avait conduit les travaux dès 1359.

La cathédrale de Fribourg et le dôme de Cologne sont les seules églises gothiques d'Allemagne qui soient terminées.

Une semblable merveille mérite une longue et minutieuse visite.

C'est sa tour qui nous frappe avant tout. L'une des plus élevées de l'Europe, — puisque sa hauteur atteint 122

mètres, — elle se divise en trois parties bien distinctes : la première, que j'appellerai sa base, la deuxième, que je nommerai sa lanterne, la troisième composée de sa superbe flèche.

La base, de forme carrée, élève lentement sa pesante et solide maçonnerie au-dessus de son élégant portail et se partage elle-même en divers compartiments, percés de baies ogivales, dont les voussures et les jambages semblent plier sous la monstrueuse pression du poids qu'ils soutiennent. Deux puissants contreforts, couronnés de pinacles finement ciselés, l'étreignent à l'occident dans leurs griffes de pierre, pendant que des tourelles élancent leurs clochetons jusqu'à son faite, à ses angles orientaux. Deux des saillies de ces contreforts portent des statues dans des niches ouvrees.

Un second étage ajouré, une vraie lanterne aux faces merveilleusement découpées, repose sur cette base. Il a huit pans, dont chacun est formé d'une étroite et haute fenêtre gothique, couronnée d'un tympan artistement taillé et divisée par une double nervure, s'unissant aux meneaux variés et délicats qui emplissent l'ogive. Ses arêtes sont si minces, si ténues, si fragiles, qu'on les prendrait pour de fines moulures terminées par autant de clochetons non moins légers. Devant quatre de ces fenêtres, des quatre angles de la base, surgissent un même nombre de tourelles, pareilles à un bouquet de clochetons, composé d'une flèche maîtresse entourée de ses quatre satellites. L'une de ces tourelles renferme l'escalier qui mène au sommet de la tour.

Un balcon couronne cette saisissante lanterne et accroche sa belle rampe aux crêtes de ses tympan et aux pieds des pinacles de ses arêtes. Il a dix pas de largeur, cinquante de pourtour. La flèche jaillit au-dessus de lui ; ses huit faces montent audacieusement dans les airs et pressent, entre leurs lignes piquetées de

fleurons, une succession de roses diverses, dont les diamètres diminuent avec la hauteur ; une fleur la termine, comme pour mieux en montrer l'exquise délicatesse. Si celui qui se promène sous ses mailles lève la tête, il se croit pris dans une ravissante dentelle de pierre, dont le point rosé trace ses dessins sur l'azur du firmament ; s'il baisse le regard, un incomparable panorama de Fribourg et de ses environs rayonne autour de lui, et son œil divague parmi les mille ornements que l'édifice projette au-dessus de sa toiture de tuiles moussues, comme une guirlande de stalagmites étincelantes. C'est dans cette lanterne, si faible en apparence, que se logent les cloches. La plus vieille, qui ne pèse pas moins de cent quatre quintaux, fut fondue en 1258. Par contre l'horloge est moderne ; Schwilgen de Strasbourg l'y posa en 1851.

Les bas côtés du Munster ont une très grande ressemblance de style, mais ne sont point strictement uniformes, surtout dans leur décoration. Celui du sud est le plus élégamment orné. Les murs sont percés de fenêtres gothiques ; entre chaque fenêtre rampent de solides contreforts ; au faite du mur court une élégante balustrade circulaire, à travers laquelle les contreforts se prolongent et s'effilent sous la forme de magnifiques clochetons, tandis qu'un arc-boutant s'en sépare et franchit l'espace pour aller soutenir la voûte de la nef centrale. Entre chacun de ces arcs-boutants, de nouvelles fenêtres ogivales, et, au-dessus de ces fenêtres, une nouvelle rampe, non moins élégamment travaillée que la première et elle-même hérissée de clochetons, à la soudure des arcs-boutants avec la muraille qui la porte. Les contreforts sont ornés chacun d'une immense gargouille, de deux niches, avec des statues debout sur leurs appuis en encorbeillement et ombragées sous leurs dais de dentelles, de deux gargouilles de moindre

dimension, enfin, de la tourelle et des clochetons, dont j'ai déjà parlé. Les premières gargouilles représentent généralement des animaux imaginaires ou des animaux de notre planète, tels que des lions, des veaux, des porcs, ... les secondes empruntent le plus souvent leurs modèles à l'enfer : ce sont des diables, des reptiles, des chimères ; parfois, cependant, elles nous montrent des femmes dans des poses indécentes. Semblable rapprochement entre Satan et la plus belle moitié du genre humain est-il volontaire ? Ce serait là une allusion bien peu courtoise de la part du grincheux architecte. Les arêtes des clochetons et des arcs-boutants sont presque toujours émaillées de fleurons divers. — Le côté nord est moins ouvragé ; les clochetons et les gargouilles y sont rares, les fleurs et le feuillage de pierre presque invisibles. Il présente, à part cela, la même disposition que celui du midi.

Tous deux sont coupés transversalement par le transept, dont le faite de la toiture atteint à peine la naissance de la voûte de la nef principale et dont la longueur ne dépasse guère les murs des bas côtés. De style roman, chacune de ses faces se compose d'un mur massif, percé de trois baies plein cintre geminées, ainsi que d'une rose modeste, et surmonté d'un fronton hérissé d'une frise dentelée pour unique ornement. L'une et l'autre sont précédées d'un portique Renaissance avec rampe et colonnade. — Dans chacun des angles formés par le transept et le chœur se sont calées deux tours également octogones, d'une hauteur à peu près égale à la moitié de celle de la tour principale. Romanes à leurs bases, elles se terminent, comme leur sœur, par une lanterne et une flèche de style gothique ; deux coqs de bronze chantent à leurs cimes.

Quant au chœur, il fut exécuté d'après le modèle des bas côtés, avec cette différence qu'une chapelle à quatre

pans fendus en ogives s'écrase entre chacun de ses contreforts et que sa hauteur est supérieure à celle du vaisseau central. C'est la partie la plus fouillée de la cathédrale : chaque pilier d'appui a généralement deux clochetons, et chaque angle des chapelles porte également le sien ; les clochetons eux-mêmes contiennent deux niches avec leurs statues. Pour la balustrade circulaire, elle se soumet aux caprices du nouveau plan et en poursuit complaisamment les contours.

Tel est l'aspect général de ce splendide édifice. Je dis général, car il est bien entendu que j'ai omis mille détails, mille ornements, mille sculptures : des portes latérales coiffées de superbes tympans, des apprentis encastrés entre les contreforts, des ciselures, des moulures... Je n'en finirais point, si je devais passer chacune de ces merveilles en revue. Les vieilles statues des siècles derniers et les gargouilles bizarres, écloses du cerveau fantasque de leurs dessinateurs, réclameraient à elles seules une longue visite et une description plus longue encore. Le temps presse : je pénètre dans l'église.

Un porche magnifique, de la largeur de la nef centrale, lui sert d'entrée sous la grande tour. Sept arcs coupant en ogives et reposant sur autant de colonnettes romanes y donnent accès : le tympan qu'ils enferment est décoré de quatre statuette et d'un haut relief représentant le *Couronnement de la Vierge* ; sa grille, une œuvre de notre siècle, de 1820, est sortie des forges de monsieur Schlosser-Mayle.

Mais avant d'y descendre, jetons les yeux sur les deux piliers qui l'encadrent. L'un porte des miches de pain de différentes grosseurs, avec le millésime du XIII^{me} et du XIV^{me} siècle, les modèles imposés aux boulangers d'alors, ainsi que l'aune de fer et la mesure des charbonniers en l'an 1295 ; l'autre représente les mesures des marchands de bois et des briquetiers, tandis qu'une

inscription gothique, vieille de quatre siècles environ, énumère les divers marchés de l'année. Acheteurs et vendeurs se réunissaient à l'ombre du temple et prenaient Dieu comme témoin de leurs conventions : qui aurait osé violer un contrat aussi solennellement consacré ?

Trois marches étroites, mais élevées, longent chacune des parois intérieures, nord et sud, du porche. Sur ces marches se dressent deux arcatures, composées chacune de quatorze colonnettes surmontées de gracieux chapiteaux de feuillage et réunies par autant d'arcs gothiques. Au faite de chacune de ces colonnettes, une statue de mérite, posée sur un délicat encorbeillement et surmontée d'un dais admirablement travaillé ; aux pieds de ces statues, des animaux de toutes les espèces, des oiseaux, des chimères, des dragons, des singes, des sangliers.

Au delà, est la porte d'entrée, ouverte entre deux piédestaux, supportant chacun quatre personnages de l'Histoire sainte, et sous une voussure dessinée par une quadruple rangée de statuette, dont l'une appuie les pieds sur la tête de celle qui la précède, et représentant les patriarches, les rois de la ligne de David, les prophètes et des anges. Le bas-relief compris dans l'arc qu'elles décrivent est lui-même partagé en quatre tableaux, empruntant leurs sujets à la vie de Jésus-Christ et aux scènes de la Bible. Toutes ces images étaient jadis colorées ; quelques unes ont encore conservé la trace de leurs teintes et de leurs dorures d'autrefois.

Nous voici dans la cathédrale elle-même. L'impression que je ressens dès que j'en foule le sol, est une impression de surprise et d'étonnement. La vive incarnation de ses chairs nouvellement lavées, le brouillard lumineux que le soleil tamise à travers ses vitraux enflammés, le profond silence qui règne dans ses murs séculaires, la hauteur prodigieuse et la légèreté de

ses voûtes, qui planent au-dessus de moi et semblent s'élever toujours, emplissent mon âme d'un sentiment indéfinissable d'admiration et de recueillement. La pensée qui présida à sa création apparaît entière, vivante, au milieu de ses vaisseaux élancés, qui, en montant vers le ciel, semblent lui porter l'hommage des fidèles agenouillés sous leurs masses. Tous trois nous avançons lentement, muets, silencieux. Nous ne pouvons assez contempler ces nefs colossales, ces bas côtés étincelant sous les feux de leurs vitraux ou dormant dans la douce lumière de la pénombre, ce transept à peine éclairé par ses roses, surmonté de sa coupole ovale, ce chœur, que sa délicate et fragile ossature transforme en une vraie cage de pierre, ce pourtour où vingt chapelles enferment leurs précieuses collections et leurs richesses artistiques. Nous errons d'abord comme au hasard, allant de-ci de-là, ne quittant un chef-d'œuvre des yeux que pour en admirer un autre, vagabondant à travers les siècles avec un indéfinissable plaisir, passant d'un antique tombeau à une peinture moderne, admirant tour à tour des fers forgés dignes des meilleurs maîtres italiens, des vitraux d'une étonnante puissance de coloris, des pierres ciselées comme des travaux d'orfèvrerie, des amours de retables, des toiles inappréciables, et que sais-je encore ! Puis, quand nous avons satisfait notre première curiosité, nous commençons seulement l'examen de toutes ces incomparables richesses.

La cathédrale de Fribourg a 108 mètres de long de la porte d'entrée au chevet de l'abside, 125 mètres en y comprenant le porche ; sa largeur est de 28,5 mètres ; sa hauteur la plus grande de 25,5 mètres. Sa nef centrale est pleine de grâce, de légèreté ; ses douze piliers sont formés d'un faisceau de colonnettes s'élançant d'un seul jet jusqu'à la naissance même de la voûte, dont elles

supportent les arcs meneaux sur de minces et faibles chapiteaux dessinés par des feuilles d'acanthés; la voûte elle-même, de style gothique, formée de claveaux de grès rose et découpée par deux arcs d'ogive se croisant sous ses clefs d'or, paraît monter indéfiniment avec le regard. Ces faisceaux glissent le long des murailles de la claire-voie, tandis qu'une partie de leurs colonnettes s'arrête à mi-chemin pour porter les arcs formerets chargés du soutien de cette dernière. A chacun des piliers, l'image sculptée d'un apôtre, habillé de couleurs vives et priant sous son dais. Quant à la chaire, Joerg Kempf de Rhineck la fit sortir d'un seul bloc de pierre, en 1561, et s'y représenta malignement dans l'attitude d'un homme qui écoute un sermon.

Les voûtes des côtés sont disposées comme celles du vaisseau central; elles s'appuyent, d'une part, aux mêmes piliers, et s'asseyent, de l'autre, sur les arcs ogivaux des fenêtres, car les collatéraux de la cathédrale n'ont généralement point de chapelles. Ces fenêtres, très larges, peu élevées, s'ouvrent elles-mêmes au-dessus d'une riche balustrade, portée de chaque côté par quarante-deux colonnes aux chapiteaux admirablement fouillés.

Bien que privés de chapelles où ils eussent mieux exposé leurs trésors, ces collatéraux ne nous montrent pas moins des œuvres artistiques du plus haut prix. Outre la beauté de leurs vitraux, dont les plus anciens remontent au XIV^{me} siècle et dont la vivacité des couleurs rachète parfois la pauvreté du dessin, nous remarquerons encore :

Dans la nef du sud : le haut relief du duc Berthold V de Zaehringen, mort en 1218, le dernier de sa race et le fondateur des villes suisses de Berne et de Fribourg. Ce fut primitivement une pierre tombale, enchâssée dans le sol, que l'on releva au XVI^{me} siècle pour l'emmurer

à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui. Le duc porte fièrement son armure de combat, joint les mains et écrase un lion sous ses pieds; — toute une série de beaux vitraux, parmi lesquels je distingue avant tout *les quatre Évangélistes*, une œuvre que Helme signa en 1822, et un autre cadre du même auteur, renfermant huit miniatures sur verre, peintes, en 1826, d'après les dessins d'Albert Durer: un vrai bijou de composition et d'exécution; leurs personnages, tirés des scènes de la vie du Christ, sont pleins d'expression, pleins de vie; le coloris est étonnant d'éclat et de ton.

Dans la nef de gauche: les statues du premier et du second archevêque de Fribourg, Bernhard Boll, mort en 1836, et Demeter, mort en 1841, ainsi que le monument de leur successeur, von Vicari, décédé il y a douze ans seulement; — un tombeau où sont ensevelis les ossements des anciens comtes de Zaehringen, rapportés, en 1829, de l'abbaye de Thennenbach; — ensuite, quelques chapelles, soudées comme au hasard au collatéral, la chapelle Saint-Alexandre, avec le squelette du saint, endormi dans sa couche de cristal sous un richissime vêtement orné de 40,000 perles, de 20,000 grenats et de bijoux pour la confection desquels il ne fallut pas moins de huit livres d'or. Cette précieuse relique fut trouvée dans les catacombes romaines; le pape Innocent III en fit présent à la cathédrale de Fribourg en 1650. Ce fut alors une fête générale, à l'occasion de laquelle on frappa des monnaies commémoratives en même temps que l'on décidait l'érection des trois colonnes plantées sur la place du Munster; — la chapelle d'Egon, où l'on a récemment déposé les cendres des margraves d'Hachberg et du comte Egon II de Fribourg, revenues du vieux cimetière de Thennenbach; elle est décorée de vitraux que Helme et Hercher exécutèrent au commencement de ce siècle, selon les cartons de Durr, et représentant *Moïse au milieu du buisson ardent*

et le roi David, deux fort belles œuvres, dont les tons m'ont cependant paru un peu ternes; — la chapelle des Oliviers, éclairée par de splendides miniatures sur verre des frères Helme également et de la taille des huit autres vitraux exposés dans le collatéral de droite. Comme ceux-ci, elles montrent des scènes de la Passion et ont été exécutées d'après des modèles de Durer: je les ai trouvées admirables, moins surprenantes, toutefois, que leurs rivales de l'aile droite. Cette même chapelle cache dans un coin une grande Cène, sculptée dans la pierre, en 1805, par von Hauser et dont toutes les figures, de grandeur naturelle, pleurent à vous fendre le cœur.

Le croisillon est fort peu marqué: c'est à peine si ses deux bras se prolongent au delà des bas côtés. Ses murs épais, massifs, percés de baies romanes et troués par des roses minuscules, révèlent l'antiquité de leur origine. Deux portiques Renaissance y correspondent aux portiques extérieurs. A son point d'intersection avec la nef principale, une coupole octogone, basse, écrasée, plane lourdement au-dessus des quatre arcs gothiques qui la portent.

Cinq marches nous conduisent au chœur, séparé de ses collatéraux par un mur plein, au sommet duquel court une rampe élégante. Sa voûte est des plus curieuses: elle repose sur un réseau dessiné par l'entrelacement des fibres de pierre étirées de chacune des minces colonnettes glissant le long des douze piliers de la claire-voie; ses clefs sont ornées d'armoiries. Quant à la claire-voie, elle est formée de hautes et larges fenêtres mourant en ogives et découpées de meneaux; la nervure grossière qui les partage transversalement leur enlève une partie de leur élégance. Les peintures des vitraux représentent généralement des familles nobles et proviennent de la chapelle de Saint-Maurice ou de

l'église des Dominicains, d'où elles ont été rapportées en 1868.

Deux portes mettent le chœur en communication avec la nef qui le contourne. Aux deux côtés de chacune d'elles veille une statue sculptée par Hauser en 1806 : Berthold III, duc de Zaehringen, vêtu de son armure et le casque entr'ouvert, mort en 1123 ; Berthold IV, son successeur, un étendard à la main ; Conrad, dans l'attitude de la prière, mort en 1172, et Rodolphe, en costume d'évêque, décédé l'an 1191. Près de ces monuments, les tombeaux de Conrad II et de son épouse, Anna von Hochberg, qui partirent pour l'autre monde en 1331 et en 1351.

Cinq nouvelles marches nous élèvent jusqu'à l'autel, une œuvre de 1513, décorée d'un retable peint sur bois trois ans après par Hans Baldung, ce grand artiste de la Forêt-Noire, connu également sous le nom de « Grun » et dont l'histoire reporte la mort vers l'an 1552. Ce retable se présente sous la forme d'un triptyque : le tableau du milieu nous montre deux rois couronnant la Vierge et lui remettant le sceptre et le diadème, tandis que des anges entonnent de pieux cantiques ; ceux de côté, les douze apôtres, divisés en groupes de six personnages. Leurs physionomies me semblent un peu dures ; ce sont moins les représentants du Dieu de douceur et de bonté que les rudes pêcheurs, accoutumés à lutter contre les tempêtes de la mer ; le dessin est, toutefois, d'une remarquable correction, le coloris est chaud et les poses ne manquent ni de simplicité, ni de naturel. L'extérieur des volets retrace : *l'Annonciation, la Visitation d'Elisabeth, la Naissance de Jésus et la Fuite en Egypte*. — A la droite et à la gauche de l'autel, nous observons deux trônes archiépiscopaux : le premier, un morceau capital sorti du ciseau du sculpteur Glaenz, a été exécuté dans le style gothique et décoré par Knittel

de statuettes, parmi lesquelles la Vierge resplendit au milieu des saints qui lui font cortège ; le second n'est qu'un pauvre siège de pierre, d'un goût affreux, baroque, et qui a pour fond une antique tapisserie représentant le sacrifice d'Abraham.

Tout cela est fort beau et fort en rapport avec l'édifice. Il a malheureusement fallu que quelques ajoutés maladroitement vinssent déparer cette charmante harmonie. C'est, d'abord, la tombe du général de Rodt, mort en 1743 et auquel ses héritiers ont érigé un monument, où le rococo fleurit dans toute sa splendeur. Il est suspendu au-dessus des marches du chœur, sans doute afin de ne point échapper au regard étonné de l'étranger ; — ce sont ensuite les stalles, sculptées dans le bois, et dont les unes, de dessin gothique, sont peintes en gris, tandis que d'autres, de style grec, ont cherché leur parure dans la fantasque ornementation du moyen âge et blanchissent sous leur couche de céruse et d'or. On ne peut rien imaginer de plus mauvais goût au centre de cette splendide basilique ogivale ; — c'est, enfin, l'un des deux orgues, affreux, mesquin, misérable, impudemment installé sous l'un des arcs formerets qui séparent le chœur de ses bas côtés.

Ceux-ci forment la dernière partie de l'édifice qu'il nous reste à visiter : un vrai musée, où la piété des habitants a exposé des vitraux remarquables, des travaux de serrurerie, qui sont de vrais chefs-d'œuvre, des peintures sorties de la brosse des vieux maîtres allemands, des boiseries plus finement découpées que des dentelles, des produits de la bizarre orfèvrerie du XIV^{me} et du XV^{me} siècle.... Mais il nous faudra choisir entre toutes ces merveilles, si nous ne voulons passer notre journée entière dans ce temple, que cinq heures ne nous suffirent point à connaître. Plus étroit que les collatéraux du corps même de l'église, ce pourtour est flanqué de

onze chapelles, qui le ceignent ainsi qu'un diadème et en augmentent la largeur de manière à uniformiser les dimensions générales de tout l'édifice. Ces chapelles ont quatre pans, dont deux forment bec entre chacun des contreforts extérieurs du chœur; leurs fenêtres ogivales, hautes et légères, sont agrémentées de meneaux variés entre lesquels poudroient de magnifiques vitraux; les sculptures de leurs corniches contiennent de curieuses et piquantes satires contre le clergé.

La première de ces chapelles fut fondée par la famille de Sturzel. Elle a de fort belles peintures sur verre du commencement du XVII^me siècle et un remarquable triptyque d'un vieux maître inconnu. Le panneau central représente saint Augustin, saint Antoine et saint Roch; les volets, saint Sébastien et saint Christophe; tous ont de la vie, du mouvement, de l'originalité dans les poses. — La suivante est connue sous le nom de « Chapelle de l'Université ». Là, dorment du sommeil éternel quelques grands savants que Fribourg vénère : Zasius, le fondateur du droit moderne allemand, Babst, Glareanus le poète.... Le visiteur lit leur épitaphe avec recueillement, sous l'auréole lumineuse dont le soleil les couronne après avoir colorés ses rayons à de vieux vitraux, auxquels une réparation récente a donné l'éclat de la jeunesse. Le retable de l'autel se compose d'un précieux tableau, qu'Holbein le jeune peignit, en 1520, sur la commande des seigneurs d'Oberried, les créateurs de la chapelle. Ces barons habitaient alors la Suisse, leur patrie, et le chef-d'œuvre n'arriva de Bâle à Fribourg que lorsque la réformation eut banni les images du temple. Il fut habilement restauré en 1876. Il est divisé en deux compartiments, dont l'un dépeint *la Nativité*, tandis que l'autre nous montre *l'Adoration des rois mages*. L'artiste s'y est représenté avec sa famille : c'était un fort vilain monsieur, qui avait une fort vilaine femme

et de fort vilains enfants. Le second de ces tableaux est de très belle facture, d'une grande puissance de ton, d'un remarquable dessin, et se distingue par son heureuse perspective; il m'a semblé, toutefois, qu'il y avait disproportion dans la grandeur des personnages. Quant au premier, je l'ai trouvé de moindre prix et j'ai souri à la vue de l'attitude malheureuse de la Vierge et des anges qui l'entourent. — La troisième chapelle, la chapelle de saint Jean-Baptiste, est là pour témoigner des soins que Fribourg prend chaque année de sa magnifique cathédrale; son autel gothique est l'œuvre du sculpteur Marmon de Sigmaringen et ne remonte qu'à 1869. — Puis, viennent les deux chapelles de l'Empereur, pieuses fondations de la famille impériale d'Autriche, dont les clefs de voûte, les vitraux et les grilles portent les armes. Aux fenêtres de la première, resplendissent Charles-Quint et le roi Ferdinand; à celles de la seconde, l'empereur Maximilien et le roi Philippe d'Espagne. En face, une curieuse fontaine, que Théodore Kaufmann exécuta, en 1511, reçoit dans des coupes l'eau que ses onze robinets crachent deux fois l'an seulement. Derrière le chœur, un nouveau triptyque de Hans Baldung, peint en 1516, comme celui auquel il est adossé, et dont le principal sujet est la mise en croix du Seigneur, mourant entre les deux larrons et pleuré par Marie, saint Jean et Madeleine; sur l'un des volets, saint Jérôme joue avec son lion, pendant que saint Jean presse son agneau chéri dans les bras; sur l'autre, saint Georges, armé de pied en cap, écrase le dragon sous son poids et le perfore de sa lance. J'ai trouvé le martyre des deux larrons fort bizarrement conçu; l'ensemble de l'œuvre est, à mon humble avis, de beaucoup inférieur aux douze Apôtres des volets du maître-autel. — Sous le chœur, le trésor, très riche, paraît-il, que je ne pus toutefois admirer.

Mais revenons à la visite des chapelles. La septième a nom « Bloecklinkapelle », car elle renferme les cendres d'un ancien prélat de Magdebourg, Wilhelm Bloecklin. Judith, sur l'un de ses vitraux, porte la tête d'Holopherne (1524), et un vieux christ byzantin, inestimable relique de l'orfèvrerie grecque, étire ses membres d'argent doré, amaigris et tordus par la douleur, sur une longue croix de même métal. Il a cinq pieds de haut, un gros rubis non taillé comme plaie saignante et une simple bande de toile enroulée autour des reins pour voiler sa nudité. Il passa jadis, dit-on, de Palestine à Magdebourg et de Magdebourg à Fribourg; d'autres prétendent qu'un vieil évêque du Munster le rapporta de son pèlerinage aux saints lieux. — La chapelle Sother suit celle-ci. Elle fut construite, en 1523, par les trois frères Joannes, Petrus et Paulus, dont elle prit le nom de famille. Ses vitraux nouvellement retouchés sont de la même époque. — Nous admirons ensuite à travers les grilles de la « Sanct-Martinskapelle » son beau vitrage de 1520 et cette étonnante vierge de bois qui, sculptée la même année, abrite sous son manteau toute une foule de fidèles. — La dixième est la fondation de la famille Blummeneg. — Quant à la onzième et dernière, elle est absolument vide; ce fut longtemps la sacristie du chapitre de Bâle, lorsqu'en 1529, il se retira à Fribourg après la victoire de la réformation.

Au sortir de la cathédrale, nous nous trouvons en présence de trois colonnes portant les statues de la Vierge, de saint Lambert et de saint Alexandre. — Saint Lambert et saint Alexandre sont les protecteurs de l'église; la ville s'est contentée du premier pour patron. — J'ai dit précédemment que ces colonnes avaient été élevées à l'occasion de l'arrivée à Fribourg des restes de saint Alexandre.

A l'extrémité sud de la place du Marché, en face du malheureux portique que la Renaissance prétentieuse accrocha au transept du Munster, s'élève un vieux bâtiment de grès rouge, flanqué de pignons à degrés enserrant une toiture de tuiles moisissantes : je veux parler du « Kaufhaus » ou de la « Maison des marchands », une construction de l'époque où l'Allemagne, fatiguée de l'admirable style gothique, commençait, sinon à le délaissier tout à fait, au moins à y mêler quelques réminiscences de la Rome et de la Grèce païennes. La chaude Italie s'était enfin décidée à réveiller l'art, plongé depuis si longtemps dans une profonde léthargie ; la France était venue à la rescousse ; la blonde Germanie voulut les imiter et Fribourg, l'une de ses plus pétulantes cités, enfanta le « Kaufhaus » : il est, je crois, inutile de dire que cela se passait au XV^{me} siècle.

Cet édifice, qui servit primitivement de bourse, — si l'on peut appeler de ce nom le lieu où les négociants se réunissaient pour traiter leurs affaires, — est aujourd'hui destiné aux réunions populaires, aux fêtes publiques, aux banquets, aux bals.... On y parlait jadis trafic, on y soupire à présent des mots d'amour : le Kaufhaus n'y a, certes, point perdu !

Il est formé d'une galerie dessinée par cinq colonnes trapues, veuves de chapiteaux, d'où jaillissent quatre arcs plein cintre, et d'un seul étage, percé de cinq fenêtres, découpées elles-mêmes par des nervures d'un goût gothique. Une tourelle se suspend à chacun des angles de cet étage, et, comme ces tourelles sont pentagonales et que quatre de leurs faces sont trouées de hautes et larges baies, on les prendrait pour de fort jolies lanternes de pierre, coiffées d'un fin bonnet de tuiles, avec un fût de colonne pour pied. Entre les cinq fenêtres de la façade, de leurs culs-de-lampe et, à l'ombre

de leurs dais, quatre princes regardent leurs admirateurs avec dédain : c'est l'empereur Maximilien; c'est Philippe I son fils, roi de Castille; c'est l'empereur Charles V, son petit-fils : c'est l'empereur Ferdinand I, tous affublés de leurs armures et parés des insignes de l'empire. A la droite de Philippe et à la gauche de Ferdinand, deux chimères avancent leurs cols d'une horrible maigreur et crachent effrontément l'eau des gouttières à la face des monarques défunts. Un vilain balcon court, aux pieds de ceux-ci, tout le long de l'édifice et une inscription commémorative rappelle le séjour que les souverains alliés firent à Fribourg en 1814.

Mais, pour aller du portail de la cathédrale à la Maison des marchands, il m'a fallu traverser la grand' place. Or, c'était jour de marché et le marché est toujours chose curieuse pour l'étranger. Je flânai donc quelques instants parmi les étalages variés, disposés en longues files parallèles diversement colorées. Il y en avait de toutes les espèces, car Fribourg a réuni ses divers fournisseurs en un même lieu. Ici, les marchandes avaient rangé leurs beaux choux blancs en pyramides ou disposé en gradins leurs mannes de courges et de cornichons; là, de blondes jeunes filles, les bras enfoncés dans des brassards éclatants de blancheur, soulevaient le voile humide recouvrant des petits fromages carrés et jaunés répandant une épouvantable odeur; plus loin, c'étaient les tréteaux réservés à la vente du beurre, des viandes hachées, des tripes, des saucissons, des pâtés, ... une affreuse exposition de comestibles qui n'embaumaient guère davantage et qui m'avaient l'air fort peu ragoûtants; puis, venaient les marchands de volailles et de gibier : des poules ou des poulets, des coqs, des pigeons, des canards, que l'on martyrisait de toutes les manières, que l'on accouplait de toutes les façons, que l'on étouffait dans des paniers étroits et

bas, que l'on tenait indifféremment par les pattes et par le cou, ou que l'on emprisonnait pêle-mêle, dans des filets, comme s'il eut s'agi de poissons, sans s'inquiéter que les malheureux volatiles gloussaient, chantaient, roucoulaient ou criaient, sentant leur mort prochaine.

Une foule incroyable se presse au milieu des étalages. Les paysannes, la tête serrée dans un foulard écarlate, dont l'un des coins retombe sur leurs épaules, restent calmes, immobiles, auprès de leurs marchandises. Pas une ne porte de costume particulier : on dirait, à les voir dans leurs tailles et leurs cottes vulgaires, qu'elles ont craint le sourire de la ville, si elles y montraient les toilettes pittoresques de leurs vallons et de leurs montagnes. D'accortes soubrettes se faufilent à travers la cohue ; plus coquettes que la payse, elles ont piqué à leurs seins leurs beaux tabliers blancs festonnés et posé sur leurs têtes légèrement ébouriffées de gracieux petits bonnets de tulle. Elles vont d'une marchande à l'autre, pèsent un chou dans la main, éparpillent un duvet de persil, brisent les côtes d'un chapon pour en sentir la graisse, secouent un canard afin d'en mieux juger la valeur, rejettent un faisceau vivant de plaintives colombes, qu'elles ont trouvées trop maigres et qui, liées en bouquet par les pattes, vont battre les flancs du panier dont on les a tirées. Ou bien, c'est une bonne et grosse bourgeoise, qui s'en retourne trottinant, toute fière de son achat et serrant par les oreilles un lapin gigottant dans le vide ; une autre prend des airs nobles, une démarche de duchesse, tandis qu'elle lance de temps à autre un regard sévère au pauvre souillon qui la suit, ployant sous sa charge immense et bousculant le monde avec ses deux monstrueux paniers de fer blanc. Quelques hommes font également leur provision de saucisses et de courges : on les voit furetant partout, flairant par-ci, humant par-là, prêts à passer la langue sur la

marchandise qu'ils touchent déjà du nez et se décidant enfin à acheter pour quelques pfennigs de cervelas et de fromage.

Tu penseras peut-être que cette foule fait un épouvantable vacarme? Il n'en est rien. D'un bout à l'autre du marché règne un religieux silence : on n'entend que comme un murmure confus de semelles trainant sur le pavé. Parfois, je saisis deux mots au passage : « Combien? » — « Tant. » — et voilà tout. Les marchandes, sérieuses, muettes comme des carpes regardent avec impassibilité la cuisinière examiner leurs provisions ; la cuisinière, aussi taciturne, fouille, choisit sans entr'ouvrir les lèvres : deux mots suffisent à conclure le marché. Seuls, la voix perçante du coq ou le cri discordant du canard troublent cette glaciale tranquillité : on se croirait au milieu d'un peuple, auquel un génie malfaisant aurait malignement enlevé l'usage de la parole.

De l'abside de la cathédrale, deux pas me portent à la rue des Seigneurs, « Herrnstrasse », qui elle-même me conduit en quelques instants à la place Charles, « Karlsplatz », un champ de Mars plutôt qu'une place proprement dite, où Bellone reçoit chaque jour les hommages de ses fervents disciples. Une jolie construction moderne la décore. Perdue sur cette vaste esplanade, elle paraît un temple de nains, malgré ses imposantes dimensions : c'est le « Kunst- ou Festhalle », la « Halle des fêtes », une ample salle réservée aux expositions et aux plaisirs fribourgeois ; elle ne contient pas moins de 5000 personnes.

Nous suivons alors la Bernhardstrasse et nous découvrons entre ses deux rangs de propres maisons, la belle et jeune église protestante. Elle a nom « Ludwigskirche », le « temple Louis ». Hubsch fut son architecte de 1828 à 1838. Il respecta, en la créant, le

plan de la vieille chapelle des Cisterciens de l'abbaye de Thennenbach, située dans le Brettenthal, à une heure et demie d'Emmendingen. Chaque pierre de l'antique cloître fut respectueusement apportée jusqu'ici, retaillée, polie, et employée à la construction du nouvel édifice. Il est, comme son aîné, de style romain et majestueux dans son élégante simplicité. Sa tour, haute de 59 mètres, en est la seule partie absolument moderne. Derrière lui, les longs bâtiments de l'hôpital profilent leurs fraîches façades.

Il nous faut à présent traverser la ville dans toute sa longueur, du nord au sud, de la porte de Zaehringen au pont de la Dreisam.

Un haut monument, fièrement campé au centre de la rue, frappe aussitôt notre regard, le « Siegesdenkmal », le « Monument de la Victoire », que la patrie reconnaissante éleva, le 3 octobre 1876, à la mémoire du quatorzième corps d'armée et de son brave général, le baron von Werner. Un socle de granit bleu supporte à son faite une statue de cinq mètres, la « Victoria », tenant à la main les lauriers dont elle va couronner la blonde Germanie ; quatre soldats, en tenue de campagne, pris dans les rangs de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie et de la landwehr, avec les attributs de leurs armes, se tiennent aux angles du piédestal, au milieu de trophées de guerre ; à chacune de ses faces, des inscriptions rappellent les batailles brillamment gagnées, les noms des héros morts sur le champ d'honneur et le fameux télégramme par lequel l'empereur annonçait à l'impératrice Augusta le succès des troupes allemandes sur les armées françaises. Le tout a 15 mètres de hauteur et engloutit 326 quintaux de métaux. L'amour de la patrie l'inspira au sculpteur Moest, de Carlsruhe, et Nuremberg lui prêta ses fonderies. La teinte pâle et jaunâtre du bronze est d'un très vilain effet ; les ans, en le voi-

lant de leur patine, lui enlèveront le ton criard et pédantesque qui sied toujours mal à un vainqueur.

Chaque jour des milliers d'yeux contemplent ce monument avec respect : ce sont ceux des fantassins de la caserne Charles, construite, en 1776, par les Autrichiens. On dirait qu'il fut placé là avec intention, afin que chaque soldat méditât cette sentence écrite en lettres d'or et qu'il peut lire de ses fenêtres : « En l'honneur des vainqueurs ; en souvenir de ceux tombés à la bataille ; pour l'exemple des races futures ! » Triste exemple !

Nous remontons en ce moment la plus longue, la plus large et la plus belle artère de Fribourg, la Kaiserstrasse, ou la rue de l'Empereur. Elle en est en même temps la plus commerçante et la plus animée. Une double file de magasins y déploie ses coquettes vitrines, ses luxueux étalages, et ses propres demeures y élèvent leurs deux ou trois étages, que le goût du jour a malheureusement dépourvus de tout caractère et de tout style. Une suite interminable de voitures s'allonge à sa gauche, de vastes et commodes landaux, tels que l'Allemagne les comprend : une famille toute entière s'y tiendrait facilement à l'aise. Au milieu de son pavement, un ruisseau court dans une profonde rigole de granit, jetant sur son passage ses roucoulements et sa fraîcheur. A l'un et à l'autre de ses côtés, ses trottoirs portent des mosaïques pompéiennes et tracent dans le gravier rhénan des figures variées, des allégories bleues, blanches et grises. Ça et là, une fontaine murmure en égrenant ses perles dans des bassins où les bêtes se désaltèrent, quand les gens n'y viennent pas chercher leur eau : la fontaine de l'archiduc Albert, le fondateur de l'Université, décorée des quatre sciences qui honorèrent le plus sa création, la Religion, la Justice, la Médecine et la Philosophie ; une vieille fontaine de la dernière période gothique, aux anciennes statuettes

de laquelle notre siècle donna des sœurs pour compagnes ; la fontaine de Frédéric, le Nestor des princes, auquel la ville reconnaissante la consacra en 1808, après y avoir assis son image auprès de celles de Berthold III, son législateur, mort en 1112, de Conrad, le créateur du Munster, mort en 1223, et du savant archiduc Albert.

L'université resplendit non loin de là, à l'angle de la Bertholdstrasse et de la rue qu'elle dénomme. Quand je dis « resplendit », il s'entend que je parle moralement, car les bâtiments du temple de la Science n'eussent point attiré nos regards, si nous n'avions su quelle était la déesse qui les habitait. Commencée en 1556, elle ouvrit ses portes quatre ans après et réunit bientôt dans ses murs les plus grands savants de l'époque, Geiler, Capito, Glarennus.... Erasme lui-même la visita. A la fin du siècle dernier, elle citait avec orgueil les noms de ses théologiens, Hirscher, Standenmaier, Wanker, le premier archevêque de Fribourg,.... de Hug, le fameux orientaliste, de son illustre historien von Rotteck, de Welcker, son célèbre jurisconsulte.... Ses cours de théologie jouissaient alors d'une réputation universelle; des causes que j'ignore en ont aujourd'hui considérablement diminué l'importance au profit de ses facultés de jurisprudence et de médecine. Elle a une bibliothèque de 120,000 volumes et des collections de toutes espèces. Le nombre de ses maîtres est de 45 à 50; celui de ses élèves de 600 environ, parmi lesquels elle compte le fils du duc régnant, l'héritier présomptif de la couronne grand ducale. Ces messieurs, jaloux des anciens privilèges de leurs frères d'autrefois, se partagent encore en diverses sociétés, que l'on reconnaît à la nuance des casquettes : le jaune est l'apanage des Souabes, le cinabre des Rhénans, le cramboisi des Teutons, le violet des Hereyniens, le bleu-clair des Allemands, le blanc des Borussiens et le vert des Franconiens, — autant de

noms que de cercles de jeunes gens toujours avides de bière, de « *lieders* » et de coups de rapières. Faut-il, à présent, te décrire cette légendaire coiffure? Tu la connais, sans aucun doute. Qu'il me suffise de rappeler cette spirituelle facétie d'Amédée Achard, qui nous montre un étudiant allemand en visite chez son chapelier : « Je vous commande une casquette, lui dit-il, mais, si j'y puis entrer la tête, je vous la laisse pour compte »

A l'endroit où la Kaiserstrasse décrit un coude vers la gauche, s'élève une maison fort respectable malgré ses airs de folle jeunesse : c'est l'hôtel de l'Empereur romain. A la voir, on la croirait tout au plus vieille de quelques années, sous sa couche de céruse et de frais ornements ; mais, une inscription, rappelant sa glorieuse histoire, nous commande la vénération. La voici en toutes lettres, telle que je la copiai :

Erbaut, anno 1408

1409 *Zum Wisshilberling geheissen*

1508 *Zum Birnbaum genannt*

1565 *Herberge zum goldenen Storken*

1791 *Wohnte hier Kaiser Leopold II*

Das haus erhielt den Schild zum rœm. Kaiser

1845 *Zimmermann zum rœmischen Kaiser*

Umgebaut, anno 1879

Construite en 1408

1409 *Appelée au « Wisshilberling »*

1508 *Nommée au Poirier*

1565 *Auberge de la Cigogne d'or*

1791 *L'empereur Léopold II habita ici*

La maison prit l'enseigne : à l'Empereur romain

1845 *Charpentier : à l'Empereur romain*

Reconstruite l'an 1879

N'avais-je pas raison de dire que cette antique maison méritait notre admiration et nos hommages ?

Le vénérable empereur, qui se pavane sur l'enseigne de son auberge rajeunie, a pour voisin un non moins estimable vieillard, le grand saint Martin, partageant son manteau avec un misérable mendiant. Mais, tandis que le premier prend Gambrinus sous sa protection, le second fait humblement l'aumône au faite d'un des palais de Mars, une vieille porte de la forme d'une lourde tour carrée, coiffée d'un toit angulaire. Cette porte semble fermer la Kaiserstrasse et contient une table commémorative en l'honneur des volontaires fribourgeois qui, le 7 juillet 1796, se distinguèrent au combat de Wagenstadt, en défendant, sous la conduite de leur brillant général, le baron von Dumingen, l'empereur et la patrie contre l'ennemi commun, les Français.

Nous la franchissons et arrivons bientôt à la Dreisam, dont nous remontons quelques instants le cours le long de parterres de fleurs et de verdure. Une grand route vient presque aussitôt couper notre promenade : nous nous y engageons et nous voyons se dresser une seconde porte, qui serait de tous points semblable à la première, si l'artiste chargé de sa parure n'y avait représenté quatre forts chevaux trainant une pesante charrette, et si son architecte n'avait eu la bizarre fantaisie d'y graver son nom sous les traits d'un nain accroupi, contrefait, tordu, grimaçant, narguant le public du haut de sa clef de voûte : c'est la « Schwabenthor » ou la porte de Souabe.

Le chemin du Schlossberg monte lentement devant nous, et nous montons avec lui à travers des vignobles que Fribourg réserve pour ses cures aux raisins. Le premier sentier que nous trouvons à notre droite gravit résolument la montagne, nous déposant en quelques

enjambées sur la « Canonenplatz », la place des Canons, sans doute une réminiscence de remparts écroulés. Nous continuons notre ascension et nous arrivons enfin à la crête de la colline, au milieu des ruines de deux châteaux-forts, détruits par les Français en 1741 : quelques murs fendillés, vermoulus, égarés dans le feuillage, aux côtés de la superbe promenade que la ville accrocha à la montagne, à l'occasion du septième centenaire de sa naissance, et inaugura le 25 octobre 1820 sous le nom de « Ludwigshöhe », la hauteur de Louis. Nous escaladons encore quelques marches taillées dans la pierre ou suspendues aux ruines, et, de la rampe d'un pavillon, planté comme un nid d'aigle à la cime de la roche, nous contemplons avec enthousiasme un panorama que des admirateurs émerveillés ont déclaré l'emporter sur son rival du vieux château des margraves de Baden-Baden.

Tournons-nous les yeux vers l'Orient, la riante et fertile vallée de la Dreisam s'entr'ouvre, comme pour nous séduire, avec les zébrures multicolores de ses champs cultivés, avec ses routes poudreuses, qui la sillonnent ainsi que de blancs rubans, avec ses grasses prairies, où la rivière roule nonchalamment ses flots glacés, que nous croirions d'ardoise, avec ses bouquets d'arbres, ses versants capitonnés d'épaisses et noires forêts, avec ses dernières collines, chauves et pelées, entre lesquelles glisse la voie diabolique de l'Höllenthal. Nos regards avancent-ils, au contraire, vers le sud, nous devinons, au fond de la sombre crevasse déchirant les flancs de la montagne, le joyeux vallon de Guntherthal, où dorment les débris séculaires d'un vieux cloître de nonnes cisterciennes, et nous assistons à la mort du Loreto-Bergle dans la plaine rhénane. Un point rouge et blanc y scintille, la chapelle de Lorette, en partie cachée sous les panaches des tilleuls touffus qui l'ombragent, et bâtie en souvenir de la victoire du bavarois

Mercy sur le grand Turenne. Non loin de là, le Schœnberg orgueilleux dresse sa tête bizarrement découpée au-dessus de blondes campagnes et de prés verdoyants. Ce sont ensuite les sommités les plus lointaines de la Forêt-Noire, qui s'évanouissent dans les dernières vapeurs de la nuit; c'est la plaine du Rhin, dont le vert tapis se déroule à l'infini et se confond avec l'horizon, enveloppant dans son voile nuageux la vieille cité bâloise. A nos pieds, Fribourg s'enflamme à la clarté empourprée du soleil couchant, dont le disque mourant apparaît à travers les roses dentelées de sa flèche de pierre, éclairant ses hauts toits de tuiles noircis par le temps et percés d'innombrables lanternes, ses casernes, ses monuments, ses vieilles tours, ses adorables villas, son cordon de verdure, ses fabriques bruyantes, ses populeux faubourgs .. Au delà, nous distinguons une longue raie de prés que l'ombre obscurcit déjà; puis, un noir bandeau de bois; puis, un filet grisonnant, le Rhin; puis, la chaîne arrondie des Vosges avec ses énormes ballons pour sommets; puis, un ciel de sang et de feu, où les montagnes tracent un grand trait d'encre, qui ondule comme un monstrueux serpent en course. Vers le nord, par contre, la plaine assoupie nous laisse à peine entrevoir le Kaiserstuhl, cette grosse verrue de collines et de vignobles poussée au milieu de ses riches moissons, tandis que les hauteurs d'Emmendingen, déjà à demi-perdues, dans la nuit, terminent ce côté du tableau. — Cependant, Phébus s'enfonce de plus en plus dans sa couche embrasée; bientôt, il disparaît tout à fait et nous regagnons, enchantés, notre excellent hôtel de Zaehringen.